

# La naissance de l'historiographie moderne [Georges Lefevre]

Autor(en): **Lasserre, André**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **21 (1971)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ALLGEMEINE GESCHICHTE HISTOIRE GÉNÉRALE

GEORGES LEFEBVRE, *La naissance de l'historiographie moderne*. Paris, Flammarion, 1971. In-8°, 348 p.

«L'histoire n'est pas une connaissance fixée une fois pour toutes, comme morte ou séparée de la vie; les mouvements généraux de la pensée et la variation des conditions historiques changent les points de vue de l'historien; l'évolution sociale et matérielle a commandé son travail». Voilà comment G. Lefebvre résumait le sens général de son étude en ajoutant ailleurs qu'il voulait «faire connaître au lecteur les plus célèbres des historiens». Cette double préoccupation donne son intérêt à ce cours professé en Sorbonne en 1945-1946 et édité par les soins de F. Braudel et A. Soboul. Grâce à cela, d'un côté il échappe à la lassante nomenclature dont les historiens des doctrines et des idées ont donné tant d'exemples, parce qu'il situe chaque historien à sa place dans le grand édifice en construction ou en reconstruction perpétuelle; d'un autre côté, il évite les généralités superficielles en revenant toujours aux faits, c'est à dire ici aux historiens dont il retrace l'oeuvre et la pensée.

On peut passer sur le début du livre, qui comprend des généralités sur l'histoire, dont certaines très élémentaires portent la marque du public étudiant auquel elles étaient destinées. Dès l'abord, Lefebvre prend position contre la philosophie de l'histoire avec ses causes premières ou son évolution dialectique, s'insurgeant contre la notion même de loi historique. C'est un thème qui revient évidemment maintes fois au cours de l'ouvrage, puisque les historiens ont si longtemps et si souvent cédé à cette tentation. Cela permet de passer rapidement sur l'Antiquité, dont il ne fait guère ressortir que le nom de Polybe, et sur le moyen-âge où il mentionne ces chroniqueurs hantés par l'empire romain et si crédules, non par sottise, mais par piété.

Avec la Renaissance commence une nouvelle période que Lefebvre fait aller jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et dont il analyse les traits au travers des humanistes italiens surtout, ces pragmatiques qui se mettent au service de l'Etat dans une société qui se sécularise et s'intéresse aux problèmes politiques et économiques. Ces hommes commencent à se libérer des croyances qui tuent l'esprit critique. En outre la richesse des villes et des mécènes permet désormais à l'activité historique, éminemment improductive, de prospérer, en même temps que l'imprimerie assure la diffusion des travaux. En France et en Allemagne, les mêmes caractères apparaissent, avec un retard qui encourage à aller plus loin et avec des idiosyncrasies dues aux circonstances nationales comme la Réforme en Allemagne. On voit même apparaître au XVII<sup>e</sup> siècle l'érudition (Du Cange, Leibniz, les Bénédictins) dont Lefebvre fait le pilier central de l'historiographie moderne, mais sans que les historiens sachent l'utiliser, car c'est une méthode trop nouvelle. Il faut attendre jusqu'à Voltaire pour que les historiens fassent de nouveaux progrès, en s'échappant de l'humanisme desséché. C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que l'ouvrage

consacre ses plus belles pages, quand il analyse le rationalisme où se combinent les apports de Descartes, Newton, Bacon, Locke, l'esprit bourgeois attaché à la liberté, hostile à la religion (avec excès) et à l'intervention de la Providence, fermé au sentiment, mais toujours indéfectiblement axé sur le rôle des grands hommes. De grands noms illustrent ces nouvelles conceptions, Voltaire le premier, mais aussi Montesquieu, et leurs adversaires, Rousseau, Vico, Herder, etc.

Après l'interlude de la Révolution et de l'Empire où les hommes agissent et où les historiens sont rares et peu prisés, on voit réapparaître la curiosité pour le passé, à laquelle progressivement, les Etats font une place dans les écoles et les Universités, en même temps que le progrès économique permet de développer archives et recherches non utilitaires. L'auteur s'attache principalement à la France et à l'Allemagne. La première avec quelques érudits comme Guizot, le cas unique et inimitié de Michelet, des esprits puissants comme Tocqueville, le premier qui découvre que le peuple, devenu depuis les romantiques objet d'histoire, se subdivise en groupes hétérogènes, ses découvreurs de la sociologie qui marquent la seconde moitié du siècle, comme Fustel de Coulanges, Taine et autres. L'Allemagne, elle, avec les Ranke ou les Mommsen, se met à l'érudition historique et la pousse beaucoup plus loin que la France où érudits et historiens sont en général séparés. L'histoire s'enrichit aussi de l'apport de diverses sciences annexes comme l'économie (Marx est bien sûr évoqué), l'archéologie, la philologie, en même temps que les spécialistes apparaissent et que décline le goût des histoires universelles et des grandes fresques. Le XX<sup>e</sup> siècle apporte l'épanouissement des tendances du siècle dernier, mais les pages que Lefebvre lui consacrent déçoivent, car, écrites il y a vingt-cinq ans, elles sont aujourd'hui dépassées et insuffisantes.

Dans leur avertissement, les éditeurs justifient l'impression de ce cours par l'intérêt que présente l'opinion d'un grand historien sur des problèmes ouverts. A raison sans doute, car au travers d'inévitables simplifications, le pédagogue reste un érudit, un penseur et un antidoctrinaire.

*Lausanne*

*André Lasserre*

E. M. JANSSEN, *Jacob Burckhardt und die Renaissance*. Jacob Burckhardt Studien Erster Teil. Assen, Van Gorcum, Prakke, 1970. 260 S. (Speculum Historiale.)

Der Verfasser will in der Form eines Serienwerkes in mehreren Bänden die leitenden Ideen von Burckhardts Geschichtsauffassung herausarbeiten. Der erste Band, herausgewachsen aus einer ursprünglich kompakter geplanten Gesamtdarstellung, behandelt ein zentrales Thema im Geschichtswerk Burckhardts wie auch in der Burckhardt-Deutung der letzten hundert Jahre: sein Verhältnis zur Renaissance. In einer Analyse der 1860 erstmals erschienenen «Cultur der Renaissance in Italien» sucht Janssen die Hinter-